

COMME UN COEUR POSÉ SUR LA MER

GABRIELLE BLANCHOUT

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Couverture : Pauline Marguier

© Gabrielle Blanchout, 2021

13 Rue Jean Macé

35400 Saint-Malo

ISBN : 979-10-359-5336-2

*À celui qui, lui aussi, me donne systématiquement son tee-shirt pour m'essuyer
quand j'oublie ma serviette de plage...*

Chapitre Un

Hannah tire tout doucement la porte de l'appartement. Elle ne doit surtout pas le réveiller. C'est déjà un miracle qu'elle ait réussi à réunir quelques affaires sans qu'il ouvre un œil et recommence à gueuler. Elle tremble en descendant les escaliers sur la pointe des pieds. Ce n'est qu'une fois dans la rue, adossée à la lourde porte cochère de l'immeuble, qu'elle se rend compte qu'elle est en apnée depuis le petit clic de la gâchette, cinq étages plus haut.

Inspiration. Expiration. Un nuage de vapeur se forme autour de ses lèvres.

Inspiration. Expiration. Le jour se lève à peine sur la petite rue parisienne qu'elle connaît par cœur.

Inspiration. Expiration.

Hannah serre l'anse du petit sac de voyage dans sa main droite et repousse la solide porte en bois d'un mouvement de bassin qui lui donne, au moins physiquement, l'élan dont elle a besoin. Elle foule le trottoir à pas rapides, dressant dans sa tête la liste de ce qu'elle doit faire de toute urgence.

Un. Trouver un endroit où prendre le petit déjeuner avant d'aller travailler. Enfin, au moins un café, elle doute de pouvoir avaler autre chose.

Deux. Chercher un endroit où dormir ce soir. Elle allume son portable et déroule frénétiquement la liste de ses contacts.

Trois. Trouver des toilettes propres, avec un bon éclairage, pour réparer les dégâts de la veille.

Sa main se lève vers son visage et palpe les chairs tuméfiées. Elle grimace. Sans doute une pommette explosée et un œil en train de virer au violet. C'est douloureux, mais rien qu'elle ne sache dissimuler à l'aide de quelques coups de pinceau de maquillage.

Hannah se rend compte qu'elle continue de retenir sa respiration. *Peut-être que tu devrais rajouter un quatrième point, Hanoush : du genre ne pas oublier de respirer ?* Elle cale sa respiration sur le rythme de ses pas. Essaye de ne pas penser que c'est la dernière fois qu'elle fait ce trajet. Ne pas penser, juste respirer. Respirer l'odeur de Paris. Mélange de gaz d'échappement, de bitume, de poubelles et d'espoir. Cette odeur à laquelle on ne prête plus attention quand on y habite depuis longtemps. Cette odeur pourtant si caractéristique quand on ne vient pas de là. *Pourtant, rappelle-toi Hanoush, au début tu t'en délectais.*

Au moment d'entrer dans le métro, elle sort ses lunettes de soleil de son sac à main et les enfle. Avant, elle détestait les gens qui portaient des lunettes de soleil quand il n'y avait pas de soleil. Enfin ça, c'était avant. Ces dernières années, elle s'est résignée à faire partie du club, s'est même prise d'affection pour les autres membres, avec lesquels elle a l'impression d'avoir développé une sorte de connivence. La confrérie de ceux qui ont quelque chose à cacher.

Heureusement, le premier métro est presque vide, et ceux qui s'y trouvent ne sont de toute façon pas en état de faire attention à sa pommette abîmée, que les larges lunettes noires ne cachent pas entièrement.

Hannah appuie sa tête contre la vitre et ferme les yeux. Ce qu'elle voudrait, c'est appeler la librairie où elle travaille pour dire qu'elle est malade et ne viendra pas, mais elle a déjà cumulé

beaucoup d'absences, ces derniers temps. Ce boulot, c'est tout ce qui lui reste. Et ce soir, il y a cette lecture-dédicace qu'elle a organisée. Elle ne peut pas se défilér.

Respire Hanoush. Non. Ne pense pas à ce qui s'est passé ce matin. Pas encore. Respire. Voilà. Hannah cale sa respiration sur le roulis du métro cette fois, essaye de bloquer tout ce qui n'est pas souffle.

Un instant, juste un instant, alors que le métro s'arrête gare Saint-Lazare, elle songe à l'appartement qu'elle partageait avec Louis, à ce qui se serait passé si elle ne s'était pas enfuie ce matin. Inspiration. Elle aurait attendu qu'il se réveille et parte travailler en faisant semblant de dormir. Expiration. Dès qu'il aurait quitté l'appartement, elle se serait levée pour laisser un message sur le répondeur de la librairie. Inspiration. Elle aurait lu et jeté à la poubelle le pauvre mot d'excuse qu'il n'aurait pas manqué de laisser sur la table. Expiration. Elle aurait soigné ses blessures, avant de tirer les rideaux et de se recoucher. Inspiration. S'obligeant à ne penser à rien et à fermer les yeux jusqu'à ce que le sommeil vienne et la fasse disparaître dans un monde flou et cotonneux. Expiration.

Inspiration. Voilà, ce qu'elle veut, finalement, c'est disparaître. Expiration.

Chapitre Deux

À défaut de pouvoir disparaître, Hannah cherche l'endroit où elle se fera le moins remarquer. Un établissement d'une grande chaîne américaine où elle ne met en général pas les pieds lui semble idéal pour se fondre dans la masse des accros à la caféine qui viennent prendre leur dose avant d'aller travailler. Elle ne prête pas attention à la musique enjouée diffusée dans l'établissement, encore moins aux odeurs de muffins et autres cookies qui attendent les gourmands. Elle voit à peine les autres clients, ceux qui n'ont pas l'œil abîmé ni toute leur vie dans un petit sac de voyage. Au milieu de leurs concoctions mousseuses et parfumées, elle détonne un peu, avec son café tout simple qu'elle va avaler à petites gorgées à la table la plus reculée qu'elle puisse trouver.

L'énormité de ce qu'elle vient d'accomplir ne lui est pas encore tombée dessus. Elle est juste focalisée sur son besoin de trouver un toit pour ce soir. Depuis toute petite, être sans domicile est l'une de ses plus grandes peurs. Vestige d'une enfance pleine d'amour mais passée à regarder ses parents compter les sous pour assurer le loyer du mois suivant.

Elle reprend son téléphone et sursaute. Il vient de lui envoyer un SMS. « *Je t'aime. Pardon. Toi et moi, c'est à la vie à la mort, tu le sais*

ça ? » Elle ferme les yeux, appuie sur la touche supprimer, bloque son numéro et efface aussitôt ce message de sa mémoire. Elle est très forte pour ça. Très forte pour occulter les pans de sa vie qui ne lui conviennent pas. C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles elle aime les livres. *Mais sans doute pas la plus maligne, n'est-ce pas, Hanoush ?* Pour cette sorte d'anesthésie générale qu'ils lui offrent quand les choses ne vont pas bien.

Elle occulte donc, avale une gorgée de café et passe sur l'application répertoire, où elle évalue les amis susceptibles de l'accueillir. Ils ne sont pas légion. Même si elle vit à Paris depuis huit ans, elle a rencontré Louis très rapidement, et dès que c'est devenu un peu sérieux, il lui a été beaucoup plus compliqué de voir ses amis à l'extérieur. Mais Hannah est certaine que ceux qui restent sont solides et ne refuseront pas de l'accueillir pour quelques nuits, le temps qu'elle se retourne et fasse un peu le point.

Après avoir envoyé une demi-douzaine de SMS, elle file vers les toilettes. L'odeur citronnée du détergent lui envahit aussitôt les narines. C'est aussi pour ça qu'elle a choisi cet établissement, elle savait que les toilettes seraient nickel, la lumière efficace. Le carrelage brillant, les grands miroirs, les éléments en chrome rutilants, tout semble vouloir lui renvoyer son image.

Elle choisit un lavabo, sort sa trousse de toilette, se lave les mains, ôte le foulard autour de son cou, se masse la nuque, retire ses lunettes et, enfin, relève la tête vers le miroir.

Elle souffle doucement. Réalisant qu'encore une fois elle a fait tout cela en apnée, ou presque. *Encore ? Il va vraiment falloir que tu réapprennes à respirer, Hanoush.*

Elle se détaille dans la glace. Des cheveux blonds qui encadrent souplement son visage étroit et pâle, des yeux bleus qui lui mangent une partie du visage, des lèvres fines qui commencent à trembler un peu sous un nez un tout petit peu trop long. Et, parmi ses traits qu'elle connaît par cœur, deux anoma-

lies. Sur sa pommette fine, une étoile rouge est en train de naître. Autour de son œil gauche, une nuit noire se lève.

Des anomalies, c'est ça. Des erreurs qu'elle va gommer comme elle effaçait les fautes sur ses cahiers d'école. Elle sort un pinceau correcteur et commence à camoufler les marques les plus profondes. Enfin, les plus profondes des marques visibles. Pour les autres, les invisibles, elle ne sait pas encore comment faire, même si elle se doute bien qu'un coup de correcteur ne suffira pas. Elle passe ensuite aux traces plus fines, celles de sa peau, beaucoup moins nombreuses que celles de son âme. Pour celles-là, elle espère que le temps suffira à les oblitérer. Elle étale le correcteur avec un deuxième pinceau et applique un fond de teint ultracouvrant. Elle songe que, pour camoufler toutes ses blessures, toutes celles qu'on ne voit pas dans la glace, il lui en faudrait un sacré paquet. Elle termine par une couche de poudre mate. Poudre de perlimpinpin, poudre d'escampette, poudre aux yeux, on n'y voit que du feu.

Voilà. Une toile vierge. Elle se fixe un instant dans la glace, et l'idée la traverse que c'est ce dont elle aurait besoin pour sa vie aussi. Une toile vierge. Pour l'instant, elle sort fard, mascara et rouge à lèvres, et s'attelle à se donner un nouveau visage. Le visage d'une jeune femme qui, dans quelques minutes, va sortir dans la rue, sa tasse de café à la main, et démarrer le premier jour du reste de sa vie.

Chapitre Trois

Comme tous les matins en entrant dans la librairie, Hannah se sent en sécurité. L'odeur des milliers de livres, le silence ouaté, les couvertures chargées de promesses étalées devant ses yeux, le dos des livres que ses doigts caressent en passant. Petit rituel qui lui permet tous les matins de se glisser de l'autre côté du miroir, celui de ce métier qu'elle a toujours voulu exercer, ce métier qu'elle aime malgré sa réalité quotidienne plus dure qu'il y paraît.

Ce matin, pourtant, un grain de sable vient enrayer la machine. En cherchant un endroit où cacher son sac de voyage, elle se met à trembler. *Et tu oublies encore de respirer, Hanoush !* L'énormité de ce qu'elle vient de faire finit par lui tomber dessus. Elle l'a quitté. Elle l'a vraiment quitté. Au travail, personne ne sait ce qu'elle vit. La librairie, c'est sa bulle, son refuge, un endroit où elle n'est pas Hannah la pauvre fille qui se fait tabasser par son mec mais Hannah la libraire aux avis assurés, celle dont certains clients recherchent même les conseils.

Elle entend la porte s'ouvrir et fourre rapidement son sac de voyage dans un carton à moitié vide. Elle a juste le temps de se retourner pour saluer Sabrina, sa collègue, presque son amie. Presque.

— Ouf ! T'es là. Ça me rassure, parce que je ne te raconte pas comment ça l'a énervé que tu ne viennes pas travailler samedi. Et puis tu n'as pas répondu à mes textos ce week-end. Ça va ? T'as une sale tête. On ne me la fait pas à moi, le maquillage à la truelle, c'est mauvais signe. T'es enceinte ?

En même temps qu'elle enchaîne remarques et questions, comme à son habitude, Sabrina accroche ses affaires, met l'eau à chauffer pour le thé et commence à déballer les cartons de livres qui attendent d'être mis en rayon. Hannah s'est figée.

— Ça va. *À part que mon mec me bat, que je me suis enfuie ce matin, que du coup je n'ai plus d'appartement et que je ne sais plus comment respirer, non vraiment, tout va bien, je t'assure. C'est ça que tu veux dire, Hanoush ?* Ça va.

Sabrina s'arrête un instant. La regarde et soupire. Elle verse l'eau sur le thé et lui tend une tasse.

— En tous les cas, je te conseille de faire profil bas aujourd'hui. Comme il a rendez-vous avec son comptable ce matin, il va sûrement être d'une humeur de chien pour le reste de la journée. Déjà que tu n'es pas en odeur de sainteté...

Hannah hoche la tête en regardant fumer sa tasse. Elle ne tremble plus, mais elle se sent fatiguée, de cette fatigue qui englué chaque geste, chaque pensée.

— Tu es sûre que ça va ?

— Ça va aller, assure Hannah, sous le regard dubitatif de sa collègue.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller. Elle se répète ces trois mots, comme un mantra, toute la matinée.

Ça. Elle aide sa collègue pour les mises en rayons.

Va. En vitrine, elle dresse une pile du dernier Goncourt, qu'un client sur deux va sûrement lui demander aujourd'hui.

Aller. Elle fait tomber la pile qu'elle vient tout juste de terminer au moment où Simon, son boss, entre dans la librairie en claquant la porte.

— Salut, Sabrina, grogne-t-il. Tiens, mademoiselle Hannah a décidé de venir travailler aujourd’hui. Fort aimable.

Il est complètement bourré. Sa voix est pâteuse et son expression agressive. Le rendez-vous chez le comptable a dû mal se passer.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller. Elle recommence à dresser sa pile.

Toute la fin de la matinée et pendant l’heure du déjeuner, où les employés des bureaux alentour viennent chercher de quoi s’échapper de leur métro-boulot-dodo, Hannah met un point d’honneur à jouer le rôle de la libraire modèle. Elle arrange et réarrange les livres sur les grandes étagères blanches qui tapissent tous les murs et sur les tables qui occupent le reste de l’espace. Elle répond aux clients, même les plus désagréables, avec patience. Même à ceux qui mériteraient qu’on leur balance des livres dans la gueule. Elle reste calme dans le silence ouaté des millions de pages qui l’entourent, même si elle a envie de hurler.

Au retour de sa pause déjeuner – un sandwich avalé, assise sur banc, en regardant les pigeons –, Simon l’interpelle.

— Où sont les livres de Médéric Miriez pour la lecture-dédicace de ce soir ?

Hannah sent la terre s’ouvrir sous ses pieds. Non. Elle n’a pas pu oublier quand même. Elle se repasse en accéléré le film de la semaine dernière. À aucun moment elle ne se voit passer la commande pour cette rencontre qu’elle a pourtant elle-même organisée.

— Ne me dis pas que tu as oublié ? dit Simon, d’une voix étrangement calme.

— Je suis désolée Simon, je...

— Ne me dis pas que tu as oublié ? répète-t-il sur le même ton, plus inquiétant chez lui que s’il avait hurlé.

— Écoute, je vais trouver une solution, je vais appeler Médéric Miriez, il a l’air sympa, il comprendra et on va reporter la...

— Dehors ! hurle-t-il enfin, faisant sursauter les quelques clients présents à cette heure-là. Dehors ! Je ne veux plus te voir. Tu prends tes affaires et tu dégages. Tu es virée, pas la peine de revenir pour faire ton préavis. Tu recevras chez toi toute la pape-rasse nécessaire, mais je ne veux plus te voir ici.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller.

Hannah va chercher ses affaires dans la remise, récupère son sac de voyage dans le carton à moitié vide et sort sans même regarder Sabrina qui, la mine déconfite, lui fait signe de l'appeler.

Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller.

Tu sais, Hanoush, que c'est la deuxième fois de la journée que tu te retrouves dans la rue à une heure où tu ne devrais pas y être ?

Ça ne va pas aller du tout, en fait.

Chapitre Quatre

Son sac à l'épaule, Hannah erre dans les rues du quartier. Elle déambule sans regarder les vitrines ni les passants. D'habitude, les observer est l'un de ses passe-temps favoris. Elle ignore les nouveaux carnets exposés dans la devanture de la papeterie et leur promesse d'une vie à planifier. Elle n'admire même pas les jolis vêtements dans sa boutique vintage préférée. Pourtant, ils lui seraient bien utiles, maintenant qu'elle a abandonné quasiment toute sa garde-robe derrière elle. Elle détourne les yeux des explosions de joie fleuries et colorées qui s'étalent dans les seaux en zinc devant chez la fleuriste. Elle qui aime tant observer les autres, elle les croise sans les voir et manque toutes ces saynètes qui d'habitude égayent son quotidien : la petite fille qui pleure parce qu'elle a laissé tomber sa gaufre, vite consolée par sa mère et la promesse d'une deuxième friandise ; l'air exaspéré du garçon de café, face aux deux copines qui papotent tellement qu'elles en ont oublié de faire leur choix ; les touristes japonais qui prennent en photo la vitrine de la pâtisserie où se dresse une pyramide de macarons multicolores. Et lorsqu'elle aperçoit cette femme qui fait la manche devant le Franprix, celle à laquelle elle donne régulièrement quelques pièces, elle détourne la tête et accélère le pas.

En pilote automatique, elle arrive au parc où, comme ce midi encore, elle a si souvent déjeuné. Elle se pose sur son banc, toujours le même. Alors, dans le square désert à cette heure-là, assise légèrement en retrait, cachée par la végétation qui vire lentement au doré, elle se met à pleurer. Quelques larmes, silencieuses d'abord, qui coulent sans qu'elle cherche à les essuyer, jusque dans son cou, puis de gros sanglots, des sanglots d'enfant, de ceux qui nous saisissent et nous vident, nous laissant exténués et à bout de souffle.

Elle pleure la perte de son travail. Rien d'autre. Comme dans les sous-marins, elle compartimente. Si elle laisse l'eau entrer partout, elle coule. Et l'énormité de ce qu'elle a fait ce matin en partant de chez elle, en quittant cet enfer domestique qui restait en dépit de tout son enfer domestique à elle, lui apparaît telle qu'elle ne peut pour l'instant tout simplement pas y penser. Mais son travail, son travail pour lequel elle a bossé si dur, elle la fille d'ouvriers de province, son poste dans une librairie parisienne pour lequel elle n'a ménagé ni sa peine ni son dos, ça, elle peut le pleurer.

Soudain, un paquet de mouchoirs s'agite sous ses yeux. Une main un peu crasseuse tient le paquet. Au bout de cette main, un clochard la regarde, l'air désolé.

— Prends, on dirait bien que t'en as plus besoin que moi...

Elle relève la tête, prend les mouchoirs et tente un sourire à travers ses larmes. Elle essaye de parler, mais sa voix est complètement bloquée. Le temps qu'elle la retrouve, il s'est déjà éloigné, traînant son Caddie à carreaux et ses sacs en plastique.

Ses yeux vont du paquet de mouchoirs à la silhouette du SDF, parti s'installer sur un banc, un peu plus loin. Elle le regarde sortir ce qui ressemble à un oreiller et une couverture pour se bricoler un lit de fortune sur lequel il s'allonge. Saisie d'un frisson, elle se mouche puis dégage son téléphone pour vérifier si

elle a reçu des réponses à ses demandes d'hébergement pour ce soir.

« *Pas possible, mes beaux-parents sont là. Ils repartent dans cinq jours. On se voit après ? Tout va bien ?* », a répondu Mariette, sa colocataire durant ses deux premières années à Paris. « *Je fais des travaux chez moi, c'est le bazar. Mieux vaut que tu dormes ailleurs ! Biz.* », a écrit Charlotte, sa collègue d'avant Sabrina. « *Toujours vivante ? Ça fait tellement longtemps que j'ai pas eu de tes nouvelles que je me posais des questions. Pas possible de t'accueillir, sorry* », a envoyé Cécile, son ancienne copine de lycée, retrouvé à Paris et avec qui elle était beaucoup sortie au début. Deux de ses « amis » n'ont même pas pris la peine de lui répondre, mais elle peut voir qu'ils ont pourtant lu son message. Quant au dernier, Richard, rencontré lors de sa formation, il a juste envoyé : « *Qui êtes-vous ? Je pense qu'il doit y avoir une erreur de destinataire.* »

En lisant ces réponses les unes après les autres, Hannah est tentée de se remettre à pleurer. Mais elle sait que si elle recommence, elle ne pourra plus s'arrêter. Elle n'en veut même pas à ses amis. Comment pourraient-ils deviner l'urgence dans laquelle elle se trouve ? Elle leur a toujours caché ce qu'elle vivait à la maison. Tout ce qu'ils doivent voir, eux, c'est qu'elle les contacte pour leur demander un service, alors que ça fait plusieurs mois, voire pour certains plusieurs années, qu'ils n'ont pas eu de ses nouvelles. Les rares fois où elle avait pu passer un peu de temps avec eux, ces derniers temps, cela avait été pour elle de tels espaces de plaisir et de liberté, qu'elle n'avait pas voulu tout gâcher avec ses histoires. Et puis elle craignait que leur regard sur elle ne change. Elle tenait plus que tout à rester la Hannah qu'ils avaient toujours connue et pas un potentiel numéro sur la liste d'un décompte macabre.

Elle ravale ses larmes et envoie un message à Sabrina. « *Est-ce que je peux dormir chez toi ce soir ?* » Puis elle réunit ses affaires, se lève et se dirige vers le banc où le clochard fait sa sieste. Grâce à lui, elle sait qu'elle est prête à tout pour ne pas finir à la rue. Elle

dépose le paquet de mouchoirs entamé à côté de lui et ajuste la couverture sur ses épaules avant de se remettre en route. Elle a à peine le temps de parcourir une centaine de mètres que la réponse de Sabrina fuse déjà : « *Bien sûr ! On se rejoint au métro après la fermeture ? Simon cuve son vin dans l'arrière-boutique. Peut-être que, quand il se réveillera, il aura changé d'avis ? Tu tiens le coup ? À tout à l'heure* ». Hannah pousse un long soupir de soulagement.

Elle s'installe à la brasserie en face de la bouche d'entrée du métro et commande un thé. De là, elle est sûre de voir Sabrina sortir de la librairie et pourra la rejoindre en quelques pas. Puis elle extrait un carnet de son sac et se met à dresser une liste des choses à faire :

1) Trouver un travail.

2) Acheter quelques vêtements (ce matin elle a juste fourré dans son sac ce qui lui tombait sous la main).

3) Trouver un logement – peut-être une coloc, ce sera moins cher.

4) Appeler maman.

Elle hésite à rayer le dernier point. Sa mère n'est au courant de rien. Elle pense que sa fille mène la belle vie à Paris. Hannah ne lui a jamais rien raconté pour ne pas l'inquiéter. *Dis donc, Hanoush, tu ne crois pas qu'il serait temps que tu arrêtes de te couper des gens qui t'aiment et que tu aimes ?*

Elle décide de le laisser pour l'instant.